



# FATRAS PORT-AU-PRINCE

FATRA PÔTOPRENS

Textes et dessins

Jean Marie Théodat

éditions  
parole

## — AVANT DIRE

La fiction est une imposture qui propose à l'intelligence une interprétation vibrante du vécu lorsque la somme des savoirs amassés sur un terrain ne suffit pas à rendre la complexité du réel. En 2015, j'étais dans la stupeur du géographe face à l'évidence du déclin de notre société, témoin de l'émergence d'une nouvelle catégorie de brigands, de plus en plus brutaux, de plus en plus cyniques, et j'en mesurais les ravages dans toute l'étendue du territoire. Haïti vivait une guerre civile de basse intensité... Neuf années durant, pourtant, j'ai sillonné le pays du nord au sud, d'est en ouest, prodiguant cours et conseils à celles et ceux qui voulaient bien m'écouter, collègues et étudiants avec lesquels je me proposais de démocratiser la discipline géographique.

Le bilan reste amer. Je n'ai pu que me rendre compte par moi-même des progrès de la décrépitude au milieu des richesses. La perte de substance atteint jusqu'aux symboles les plus sacrés de l'État : la paysannerie, gardienne de la patrie ; l'armée, gage de notre indépendance ; la police, garante de la sécurité civile ; la personne du Président et, plus affligeant encore, le site de notre identité, la capitale, détruite en 2010 par un violent tremblement de terre. L'absence de reconstruction réelle depuis le séisme, la corruption généralisée des élites, l'irrespect grandissant de tout ce qui représente l'État auprès des catégories les plus pauvres, tout cela entre dans mon cahier des charges. Sur mes tablettes, la liste des hypothèses ressemblait déjà à une jérémiade diffuse en forme de tableaux, de graphiques et de cartes savantes, lorsque la nouvelle est arrivée d'un nouveau

séisme d'une magnitude de 7,2 sur l'échelle de Richter. Tout le Sud, les Nippes et la Grand'Anse sont touchés. En ce 14 août 2021 qui marquait le deux cent trentième anniversaire du soulèvement des esclaves, célébré comme la cérémonie du Bois Caïman, le séisme a ajouté au deuil national le désarroi le plus total d'un jour de fête transformé en cauchemar. On dénombre plusieurs milliers de morts. Pour comble de malheur, un ouragan de force majeure a déversé ses trombes sur ces décombres, comme pour apporter le coup de grâce et empêcher les secours aux derniers survivants, coincés sous les débris. Le moyen de rendre compte du chaos sans se faire soi-même quelques fêlures ?

Tant de textes scientifiques racontent avec raison l'indigence de notre économie, l'atonie de nos usines, la sécheresse de nos campagnes et l'érosion de nos montagnes, que je suis parfois las de parler d'Haïti. Je garde le souvenir d'un étudiant qui, lors d'un cours de géographie à l'ENS de Port-au-Prince, s'énerma à m'entendre comparer les statistiques globales d'Haïti et de la République dominicaine. Le décalage systématique en défaveur de notre pays le mettait en rage. Il m'accusa de parti-pris, de dénigrer ma terre natale, de n'aimer pas assez mon pays. « Vous n'avez vraiment rien de bien à dire d'Haïti ? Parlez-nous un peu de votre enfance, de lorsque vous étiez patriote et heureux ». Certains dans la classe applaudirent ses propos.

Je les jugeai insensés.

Il en fut blessé. Je le regrette encore aujourd'hui. Et c'est sans doute pour adoucir cette impression de misère absolue, de décomposition irréversible qui se dégage de mes écrits scientifiques et de mes cours que j'ai conçu ces chroniques. Ayant compris que ma science avait échoué à accoucher d'une vérité acceptable et comprise de tous, mon

imagination a lâché ses chevaux. Peut-être que dire la même chose, avec d'autres énergies, laisserait une chance à l'espoir, à l'amitié et au courage, denrées précieuses à Port-au-Prince...

Ainsi naissent toutes les légendes.

Ma géographie n'échappe pas à cette malédiction puisqu'elle médit à penser l'agonie d'un territoire. Elle observe par le dehors et s' imagine cerner seulement par des chiffres et des cartes le réel innombrable. Souvent superficiels, les instruments de nos analyses territoriales ne donnent qu'une vision moyenne à partager. Georges Anglade aussi a retourné sa plume, sans trahir le métier. Ses lodyans racontent ce terrain plus profond où se touchent le verbe et la charrue. La musique, l'imaginaire et les habitudes d'un peuple sont des valeurs insoupçonnées qui donnent sa substance au terroir. Assigné à observer le déclin d'un territoire que l'on assassine, j'ai retourné le regard froid du géographe pour considérer les odeurs et les rumeurs qui émanent de cette déconfiture, en partager les saveurs. Ces chroniques parlent de Port-au-Prince après le tremblement de terre du 12 janvier 2010, une cité dans laquelle trois jeunes gens essaient de trouver du sens à leur ennui. Elles mettent en gerbe des saynètes, visions partielles et limitées du réel, dans une tentative pour construire un sens commun. Elles expriment la colère et les espoirs d'une certaine jeunesse, urbaine et cultivée, celle des universités et des écoles où j'ai dispensé mes cours. En tant que recteur du campus Henry Christophe de Limonade, j'ai passé beaucoup de temps à l'écoute des doléances de mes étudiants, souvent en grève. Certains de leurs traits sont passés dans mes acolytes de fiction.

Je salue la sagesse de Caius -Frantz Duval du quotidien Le Nouvelliste-qui, le premier, a lu avec bienveillance chaque feuillet. En tant que rédacteur en chef du Nouvelliste, le plus ancien quotidien de Port-au-Prince, il me sollicita pour entrer dans l'équipe éditoriale de son journal. Il accepta de publier mes écrits sous la forme d'un feuilleton hebdomadaire. Évoquant une tentative avortée de chronique, le titre proposé en avait rebuté plus d'un, il voulait quelque chose de décalé pour remplacer Fatras. « Autant dire poubelle, immondices, pourriture. *Gwo non k tiye ti chen ! Un gros nom peut tuer un petit chien !* »

Je restai d'abord circonspect, puis lui proposai de ressusciter le projet.

Par rafales, je lui envoyai les divers états de la première composition, closes d'un *Ultima ratio*. Et il le publia sans délai.

Ecco !



## — LA TABLE DE CAÏUS

À peine ai-je poussé la porte du restaurant que je sens m'envelopper une atmosphère chaleureuse qui tient à la fois de la forge et de l'usine. La proximité du fourneau des cuisines, la chaleur exceptionnelle d'un juillet très sec n'y sont pour rien. Nous sommes, au fond de la salle, à une distance respectable des offices, et le climatiseur fonctionne à bloc. Je continue pourtant de suer comme un bœuf : je suis tout simplement entré dans l'antre de Caïus. Il m'attend pour conclure un contrat éditorial. Je deviendrais par ce geste un bretteur à lame douce parmi les lanciers de la plume qui occupent le haut du pavé de la rue du Centre, à Port-au-Prince.

J'aurais voulu arriver avant lui et l'attendre, dans un petit coin bien frais où je prends d'habitude mes rendez-vous, à cette table discrète du Champ de Mars. Mais, lorsque je suis arrivé, il est déjà installé, flanqué de deux princes qui semblent lui faire une escorte de fer. Il n'en a pourtant pas besoin. Avec sa carrure balzacienne et sa bonhomie légendaire, Caïus est plutôt du genre à inspirer confiance et estime dès le premier abord. Et ses deux accompagnateurs ont l'air inoffensif et poli d'officiants sacrés au service d'un temple. Bon prince, Caïus m'invite à m'asseoir, à tomber la veste et le chapeau, à me mettre à l'aise.

On me sert un grand verre d'eau fraîche. Je bois à longs traits tandis que l'hôte pose sur moi un regard où se mêlent la curiosité triomphante du chasseur de têtes et la satisfaction avisée du bretteur en chef. On commande des jus frais et de la bière. Caïus me présente ses deux collaborateurs qui feront désormais équipe avec moi. « Pour croiser le fer avec l'hydre toujours dormant de la bêtise, on n'est jamais assez de bras », dit-il.

J'écoute beaucoup, parle peu. Savourant ma salade de cresson aux aïnelles confites et mon jus de canne bien frais, j'écoute attentivement Caïus tout en prenant des notes dans mon petit carnet de terrain. Il me parle du projet avorté d'une chronique qu'il voudrait voir renaître dans le journal. Caïus dit du bien de mes travaux sur la géographie de l'île et me propose même d'écrire sur le sujet des articles de vulgarisation pour ses lecteurs cultivés, friands de découverte et de culture. Il me laisse carte blanche pour faire honneur à la discipline géographique. Ce qu'accepte sans manière le professeur qui sommeille en moi. Notre repas est frugal et rapide. Rendez-vous est pris pour le mois d'août.

Je rentre chez moi avec le sentiment d'une mission à accomplir. Raconter simplement des histoires qui dérident les plus grincheux, fassent réfléchir les plus frivoles et pleurer les plus endurcis.

Je me souviens des propos de Caïus sur la chronique avortée : il aurait voulu, me dit-il, en faire « une chronique décalée, menée d'une plume droite et sans tache, sans concession et sans acrimonie, qui n'applaudit ni n'incrimine. Une plume légère, au-dessus de la mêlée éditoriale des chroniqueurs politiques, géographiques,

scientifiques, etc. qui font honnêtement leur métier. En somme, une chronique sans intérêt particulier ».

L'idée fait sept fois le tour de ma plume et finit par me plaire.

Je ferai ce que les autres ne font pas, je m'occuperai des gens minuscules, des choses inertes, des idées mortes, de tout ce que l'on ne trouve pas dans les premières pages des magazines de luxe. La décharge éditoriale en quelque sorte, moins les miasmes. Je mettrai bout à bout ficelles, clous rouillés, sachets plastiques et chutes de toiles récupérés le soir à la fermeture des marchés, me ferai une moumoute des cheveux ramassés dans les rebuts des coiffeurs, ferai mon miel des déchets d'autrui, ferai en somme le tour de ma ville où les fatras sont si féconds et poussent littéralement à tous les coins de rue.

Le lendemain, j'appelle Caius au téléphone et lui propose, sous un ton mystérieux, de m'occuper de la poubelle du journal.

Il marque un temps d'hésitation, avant de saisir l'allusion.

- Fatras ? Chiche !

- Ecco !